

Deux rois soumis à l'épreuve de la mort: Caligula de Camus et Bérenger Ier d'Ionesco

Dr. Arzu KUNT*

*"Etre roi est idiot; ce qui compte,
c'est de faire un royaume."
André Malraux ("La voie royale")*

Özet

Kral imgesi, çağlar boyunca, içerdiği mutlak egemenlik, özgürlük, yetke ve özerklik düşüncesi, kendi adına davranabilme, kendi kendisinin egemeni olabilme gibi zengin simgesel özellikleriyle, "ölmümlü insan"ın sınırlı "insanlık durumu"nu simgesel bir planda aşmaya dönük çabalarında ilginç bir izlek oluşturmuştur. Bu bağlamda incelenen Camus'nün "Caligula"adlı oyunuyla Ionesco'nun "Le roi se meurt" ("Kral Ölüyor") adlı oyununda, "insanlık durumu"nun trajikliğinden kurtulmak, özellikle de yazgı ve ölüm karşısında duyulan kabullenişe karşı çıkarak, insanın özerkliği ve yeryüzü egemenliği düşünü öne çıkarmak konusunda "kral" imgesinin nasıl bir varoluşçu/metafizik temele dayandığı gösterilmektedir.

Anahtar Sözcükler : Kral, özgürlük, özerklik, ölüm, yazgı, saçma düşüncesi, başkaldırı.

Abstract

With its rich characteristics pertaining to the concepts of absolute sovereignty, liberty, supremacy, and independence, the symbol of "king" has for many ages constituted an interesting semion regarding the efforts of "mortal man" in his quest to overcome, albeit within a symbolic framework, the limited "human status" to which he is confined. The present study is an attempt to uncover the existential/metaphysical bases of the "king" symbol in terms of undoing the tragedy of the human status, and –especially- foregrounding the phantasy of man's independence and global sovereignty through defiance of fate and death, in the plays "Caligula" by Camus and "Exit the King" by Ionesco.

Key Words: King, liberty, supremacy, death, fate, absurd, revolt.

(*) Hacettepe Üniversitesi, Fransız Dili ve Edebiyat Bölümü Öğretim Görevlisi

Sceptre, couronne, trône, palais, royaume... Voici quelques attributs que l'on peut approprier en général à un roi, détenteur d'une puissance et d'une grandeur hors pair devant l'homme moyen qui lui fait perpétuellement preuve d'une obéissance et d'un respect absolu. Le roi est, depuis des siècles et des siècles, considéré sur le plan symbolique, comme incarnant des désirs d'autonomie et de gouvernement de soi-même; il est en ce sens proche de la figure d'un héros doté d'une pluralité de qualités surhumaines telles que la liberté totale et la jouissance d'une immunité entière comparé aux autres ou pour mieux dire aux hommes obéissants. Ayant une aptitude à ordonner et un plein pouvoir, le roi peut facilement exercer son autonomie sur son peuple, ses sujets ou plus exactement sur un homme moyen. Il peut, certes, détruire, ravager et dans cette perspective prouver aux hommes qui lui sont serviles à jamais, sa toute-puissance, parfois même "égale aux dieux".

Ces qualités spécifiques attribuées au roi qui a la capacité de manifester ainsi une totale maîtrise de tout, de tous et de lui-même, traduisent symboliquement dans *Caligula* (1944) de Camus et *Le roi se meurt* (1962) d'Ionesco la projection du *moi supérieur* qui correspond à l'une des aspirations essentielles à laquelle semble adhérer notamment la plupart des existentialistes en quête du sens de la vie humaine : *l'autonomie de l'homme* face à la fatalité qui le cerne de toutes parts et qui l'écrase.

La symbolique du pouvoir royal devient alors un moyen pour refléter la lutte de l'homme contre toutes les forces maléfiques ayant une prise sur sa destinée et visant à le conduire à un anéantissement irrémédiable.

Cette ambition d' *autonomie* permet ainsi à l'être humain d'agir librement, de s'affirmer ou plutôt d'affirmer sa raison, sa logique et son pouvoir face à toutes les puissances fatales – sentiment du tragique ou de l'absurde -qui le menacent. De ce point de vue, la raison pour laquelle Camus et Ionesco ont opté pour mettre en scène un personnage-roi (empereur) ne demeure certainement pas sans motif. Sauf le roi muni de tout un pouvoir absolu, qui donc pourrait mieux que lui illustrer si parfaitement la soif de l'homme à s'affranchir du destin, des forces qui annihilent sa volonté humaine et qui font de lui une condition précaire condamnée à la mort? En effet, c'est par le biais de l'image du roi que nous pouvons facilement distinguer des qualités toutes puissantes inhérentes à la nature humaine que Malraux traduit de sa part dans un de ses romans par ces mots: "tout homme rêve d'être Dieu". Celui-ci laisse voir ainsi dans sa symbolique de puissance autonome *le règne de l'homme sur la terre* ; Ionesco nous livre lui-même dans une interview le fond de cette pensée spécifique qui habite et hante l'homme:

L'homme est roi, roi d'un univers. Chacun de nous est là comme
au coeur du monde, et chaque fois qu'un homme meurt, il a le
sentiment que le monde entier s'écroule, disparaît avec lui.

(Le Monde 19 Décembre 1962).

Comme le montre cette remarque, nous saisissons chez l'homme une certaine aspiration à l'*autonomie*, ceci bien sûr non dans un plan réel, mais dans un plan métaphysique que nous révèlent fort bien ces deux pièces par le biais de la figure du roi. Le choix du personnage-roi n'est donc nullement arbitraire dans ce contexte, puisque c'est à travers ses actes, ses comportements que sera mis à nu devant le spectateur le grand jeu du *règne humain* dans un domaine qui lui est proprement familier, celui de la vie, du destin, de la condition humaine par excellence.

Et justement, c'est dans cette perspective symbolique que se situe la présence des rois dans ces deux pièces contemporaines, Caligula qui illustre le titre même de la pièce et Bérenger Ier du *Roi se meurt* ; bien que le premier soit vrai et le second fictif, tous deux sont les symboles de l'homme autonome vis-à-vis de toute autre autorité contraignante. En effet, Caligula est le jeune empereur de Rome, et quant à Bérenger Ier, lui, règne sur un territoire inconnu.

Présentés aux spectateurs sous le signe d'une immunité particulière devant l'homme moyen, ils ne tarderont pas à être confronté à la mort, ce phénomène scandaleux que rien ne peut compenser, ni dominer sous quelque forme que cela soit. Dès lors, leur autonomie, leur plein pouvoir ne va plus valoir; et désormais il va être question d'un conflit du *moi supérieur* humain avec les forces du néant, et c'est ce qui entraînera l'émergence de l'absurde, qui n'est au fond ni dans l'homme, ni dans le monde, mais bien dans leur confrontation.

La pièce de Camus commence dans une atmosphère de nervosité et d'inquiétude ; le spectateur voit des personnages dans une salle du palais, en train de se questionner sur le sort de leur empereur qui a disparu depuis quelques jours. Le motif de cette disparition demeure inconnu jusqu'à ce que le Premier Patricien réplique à ce propos:

Premier Patricien: Mais, enfin, qu'avez-vous et pourquoi ces lamentations? Rien ne l'empêche de continuer. Il aimait Drusilla, c'est entendu. Mais elle était sa soeur, en somme. Coucher avec elle, c'était déjà beaucoup. Mais bouleverser Rome parcequ'elle est morte, cela dépasse les bornes. (p.19).

Jusque là, le spectateur n'avait aucun signe, aucun indice qui pourrait le guider à comprendre la situation; enfin, arrive la révélation de l'évènement crucial qui a provoqué l'évasion de Caligula, traumatisé par la mort de sa soeur-amante Drusilla. Ainsi confronté à la mort, à la précarité de l'existence humaine, Caligula découvre, au fait, cette vérité capitale: *les hommes meurent et ils ne sont pas heureux*. Alors quoi faire?

Quant au Roi Bérenger Ier du *Roi se meurt*; contrairement à *Caligula*, nous

remarquons dès le début de la pièce, les premiers indices d'une dégradation, de l'approche du mal irrémédiable; tout d'abord, ceux-ci sont soulignés par les changements observés dans le décor : "la salle du trône vaguement délabrée", "les radiateurs qui ne fonctionnent plus", "la poussière", "la fissure du mur"... C'est dans un tel climat révélateur que commence la pièce; et d'emblée, nous comprenons que ces éléments apparemment insolites sont les prémices d'une malédiction, annonciateurs de la mort. Et le mal qui s'annonce ainsi tambour battant ne tardera pas à dépasser les limites du royaume de Bérenger Ier, comme le prévient Le Médecin:

Le Médecin: Il tombe de la neige au pôle Nord du soleil. La Voie lactée a l'air de s'agglutiner. La comète est épuisée de fatigue, elle a vieilli, elle s'entoure de sa queue, s'enroule sur elle-même comme un chien moribond. (p.27).

A travers les paroles du Médecin, nous voyons que la dégradation du palais atteint une dimension universelle; or, ce qui est curieux ici, c'est que le roi ne comprend pas du tout jusqu'alors les signes du mal qui enveloppent maintenant le monde entier; ceci dit, son égocentrisme, son insouciance, son indifférence prendra fin avec la révélation de la Reine Marguerite qui annonce d'un ton décisif la fameuse vérité:

Marguerite: Tu vas mourir dans une heure et demie, tu vas mourir à la fin du spectacle. (p.37).

C'est à ce moment capital que Bérenger Ier, à son tour, va affronter l'idée qu'il va bien mourir au bout d'une durée précise.

Une fois confrontés directement à la présence de la mort, nous voyons apparaître chez les deux rois toute une série de changements, voire de transformations, observés tant dans leur personnalité "hors du commun" que dans leur attitude vis-à-vis de leur entourage, la cour, le rapport avec autrui et le monde par excellence. Leur présence unique se transforme en une autre présence, ambiguë certes, mais plus conflictuelle; elle s'élargit vers une image généralisée de *l'homme confronté à la mort*. Cette rencontre qui va faire jaillir l'absurde, ou plus exactement cette prise de conscience de la condition humaine dans toute sa précarité tragique sera manifestée par une pluralité d'actes, commis par Caligula avec beaucoup de cruautés, et par Bérenger Ier d'une manière fort passive tendant à une certaine résignation. Ce règlement de compte aux résonances métaphysiques et éthiques avec l'inéluctable va traduire à travers une lucidité obsessionnelle ce grand conflit entre l'homme et la nature, entre la pensée, la conscience de l'homme et la mort, ce phénomène si naturel pourtant; Ionesco le note justement :

Que le monde, que les distances, que la nature, me semblent
peu naturels, insolites, invraisemblables,épouvantables,c'est
cela qui est invraisemblable,pas naturel,épouvantable.
(Ionesco 1967:47).

C'est là donc que réside ce conflit insoluble, celui du "naturel" et de "l'humain", de "l'éternel" et de "l'éphémère", d'où le surgissement de "l'irrationnel". C'est donc sur ce concept de "l'incohérence", de "l'impertinence", de "l'irrationnalité" de l'existence que se focalisent les réactions des deux rois qui sont soumis fatalement à une dure épreuve devant la mort qui "déséquilibre", "instabilise" tout, et qui ne veulent point se conformer à "l'inévitable" avilissant, alors qu'ils demeurent attachés à leur "condition" royale, symbole de l'autonomie humaine.

Dans leur tentative de "protester" contre cet asservissement imposé par la mort, les deux rois adoptent pourtant des procédés qui convergent et divergent à la fois. Bien que chez Caligula, cette attitude se révèle sous une forme active et chez Bérenger sous une forme passive, elle tend, dans sa logique interne à cette volonté de puissance autonome, de "déité", pour affirmer au plus haut degré le *règne de l'homme sur la terre*. Il est à noter que dès que les deux rois se trouvent confrontés à la réalité crue de la mort, leur première réaction se caractérise notamment par l'affirmation de leur pouvoir royal, signe de leur désir d'autonomie suprême.

Ayant une totale confiance en leur autorité, ils vont aller jusqu'à même demander "l'impossible". Que peut-elle donc signifier cette tentative sinon l'affirmation de leur *moi supérieur*? Eh...Oui, Caligula veut que Hélicon, son ancien esclave, lui apporte "la lune", plutôt quelque chose qui ne soit pas de ce monde:

Caligula: C'était difficile à trouver.

Hélicon: Quoi donc?

Caligula: Ce que je voulais.

Hélicon: Et que voulais-tu?

Caligula: La lune.(...) Enfin!Mais je ne suis pas fou et même je n'ai jamais été aussi raisonnable. Simplement, je me suis senti tout d'un coup un besoin d'impossible.

Les choses, telles qu'elles sont,ne me semblent pas satisfaisantes. J'ai donc besoin de la lune, ou du bonheur,ou de l'immortalité, de quelque chose qui soit dément peut-être, mais qui ne soit pas de ce monde. (p.26).

Nous voyons que Caligula exprime ici sa soif de "l'impossible", son désir de renverser l'ordre du monde, puisque c'est dans ce monde dénué désormais de sens que les hommes vivent et qu'ils sont condamnés à lâchement mourir... La "lune", symbole de "l'immortalité", signe de la liberté humaine absolue explique fort bien à quel point Caligula est poussé à revendiquer ce qui est hors de ce monde, mais qui devait demeurer pourtant dans les limites de son pouvoir; dépasser ses limites humaines, se voir qualifié d'être "omnipotent", ces rêves de puissance divine sont significatifs quant à cette hantise humaine de domination sans bornes.

En ce qui concerne Bérenger Ier, enfermé dans son palais comme dans un huis-clos, il espère, réclame, tente lui aussi, à sa façon, "l'impossible": il veut renverser l'ordre chronologique, dérégler le temps qui s'accélère, d'où sa volonté d'échapper au temps destructeur, à la mort indicible qui rôde dans son royaume dès le début du spectacle:

Le Roi : Que le temps retourne sur ses pas (...) Que nous soyons la semaine dernière. (p.51).

Rien, à cet égard, n'est si étranger à deux rois que l'expression "à l'impossible nul n'est tenu"! Et rien ne leur est si familier que cette fameuse devise de 68 : "soyons réalistes, demandons l'impossible!" Ainsi, nous pouvons voir que Caligula et Bérenger font preuve tous deux d'une certaine autorité incontestable qui marque précisément leur révolte contre la condition humaine. Quelque chimérique que soit leur rêve, les deux rois continuent pourtant à "ordonner" et prouver par là que leur pouvoir est toujours valorisé face à la mort qui menace, détruit, brise arbitrairement les vies humaines. Caligula saisi d'une haine farouche contre cette "vérité" qu'il communique aux hommes de tout le royaume convoque l'intendant pour annoncer sa nouvelle politique devant ce fait accompli:

Caligula : Ecoute-moi un peu , intendant. J'ai un plan à te soumettre. Nous allons bouleverser l'économie politique en deux temps. Je te l'expliquerai, intendant... quand les patriciens seront sortis. (p.33).

Nous saisissons dans cette affirmation les prémices de la préparation de quelque chose d'inhabituel et d'insolite qui va régner dans tout Rome et qui témoignera de sa pleine puissance bien qu'elle "dépassé les bornes". Quant à Bérenger Ier, lui, il essaye de montrer que sa suprématie est toujours valable et que lui seul est apte à décider dans ce royaume qui est le sien :

Le Roi: Je mourrai quand je voudrai, je suis le Roi, je suis le Roi, c'est moi qui décide. (p.38).

Nous voyons que Bérenger tout comme Caligula ne cessent de se référer à leur titre de roi, de donner des ordres, de faire acte d'autorité; mais ceux de Bérenger tourneront à vide par rapport à ceux de Caligula, car, Bérenger, contrairement à Caligula, est de plus en plus dans l'incapacité de pouvoir régner; et il perdra, à mesure que l'intrigue avance, la faculté de donner des ordres à qui que ce soit, d'où un répli sur lui-même teinté d'une coloration stoïque. Pourtant, les ordres de Caligula s'avèront beaucoup plus sévères, voire cruels, et nous avons le pressentiment de l'imminence du mal à travers ses paroles et ses actes qui font de lui un tyran nihiliste affirmant que la vie n'est rien; en effet, toutes les valeurs humaines sont renversées dans la "logique" de Caligula qui clame sa colère : "qu'il est dur, qu'il est amer de devenir un homme" (p.40). Il remet en cause non seulement l' "ordre établi", mais encore toutes les valeurs habituelles, et faisant cela il fait preuve d'une affirmation de toutes les formes de l'ego lorsqu'il précise "je vous hais parce que vous n'êtes pas libres. Dans tout l'Empire Romain, me voici seul libre." (p.38). Au fond, à travers ses paroles, il annonce un jeu "inhumain", destiné à nier quoi que ce soit de toute vérité humaine, morale, de toute hiérarchie des valeurs, à briser toute contrainte d'ordre social, moral, spirituel pour montrer sa pleine liberté et son *autonomie* absolue.

Pour ainsi dire, nous remarquons une ressemblance quant à la forme de leurs comportements, mais en revanche, une dissemblance quant à leurs accomplissements; ce qui revient à dire que ni Caligula ni Bérenger Ier ne choisissent des voies semblables pour dépasser l'inanité de leur existence, que chacun adopte une manière qui lui semble bonne, mais qui, en dernière analyse, vise au même but, celui de ne pas se soumettre à l'arbitraire qui les écrase sous forme de la mort ou de la fatalité quelconque.

De fait, des décisions arbitraires, voire gratuites vont être prises par tous les deux, dans la perspective de maîtriser le destin, de révéler symboliquement une fois de plus la grandeur de l'homme ici-bas, de crier aux dieux leur suprématie, leur pouvoir illimité. La révolte de Caligula vise à s'affranchir alors de sa destinée; désormais, c'est lui qui va être destin, son propre destin :

Caligula (A l'intendant): Ecoute bien. Premier temps: tous les patriciens, toutes les personnes de l'Empire qui disposent de quelque fortune – petite ou grande, c'est exactement la même chose – doivent obligatoirement déshériter leurs enfants et tester sur l'heure en faveur de l'Etat (...) A raison de nos besoins, nous ferons mourir ces personnages dans l'ordre d'une liste établie arbitrairement. A l'occasion, nous pourrons modifier cet ordre, toujours arbitrairement. Et nous hériterons. (p.34).

Comme on le voit, Caligula instaure un système inhumain qui repose sur la terreur, l'anarchie, le nihilisme, sur "un règne de la terreur" caractérisé par des actes purement gratuits. Les mots tels que "déhériter", "faire mourir", "arbitrairement", montrent combien il est décidé à exécuter "arbitrairement" et pour son compte ce "jeu" tyrannique visant à l'anéantissement, mais qui a pourtant sa propre "logique" et sa "cohérence" quand on sait qu'il est hanté par son "moi supérieur" alors qu'il est si fragile dans sa destinée. Alors ne serait-il pas une image trop simpliste de considérer Caligula comme un empereur "fou" quant à sa décision de subvertir l'ordre des choses? Au fond, il ne fait qu'à notre égard, témoigner, d'une manière pourtant paradoxale, de la liberté humaine face à la révélation du non-sens de la vie et de l'impuissance humaine qu'il a découverte. Danièle Manteau indique fort bien que "Caligula sait bien qu'il ne pleure pas la mort de Drusilla, mais quelque chose de beaucoup plus grave, ce qu'on pourrait appeler *l'insoutenable légèreté de l'être*, destiné à ne pas remplir sa vie de sens et de bonheur."(Manteau 2000: 75). Il serait toutefois plus cohérent de changer le mot de Manteau quant au cas de Caligula: Caligula "pleure" plutôt "l'insoutenable lourdeur de l'être" dans son double sens, l'attrance de l'existence et le poids de la mort qui lui pèse. Caligula va donc comme moyen d'issue mépriser les hommes pour leur apprendre la vérité dont ils sont ignorants : que les hommes sont sans exception victimes de la mort inévitable, et que malheureusement ils ne sont pas conscients de cette situation dérisoire et qu'il leur faut quelqu'un pour leur faire apprendre ceci; mais faisant cela, le gratuit va l'emporter sur la raison, d'où la révolte de Camus lui-même: "si sa vérité est de se révolter contre le destin, son erreur est de nier les hommes."(Camus 1969: 45).

Par ailleurs, nous apprenons à travers les paroles de la Reine Marguerite que, jadis, Béranger lui aussi a ordonné de nombreuses exécutions arbitraires, comme celles de Caligula, qui témoignent d'un certain goût de "s'égalier aux dieux", de "prendre leur visage bête et incompréhensible":

Marguerite: Tu as fait massacrer mes parents, tes frères
rivaux, nos cousins et arrière-petits-cousins, leurs
familles, leurs amis, leur bétail. Tu as fait incendier leurs
terres. (p.69).

Le Roi: Que la tête du Garde tombe, que la tête du Garde
tombe! Sa tête va tomber, sa tête va tomber.(...) Que la
tête du médecin tombe, qu'elle tombe tout de suite !
Allons, allons! (p.47).

Toutefois, les ordres de Béranger ne seront plus accomplis à cause du fait qu'il est de plus en plus dépossédé de son pouvoir de régner et il est maintenant au seuil de

l'anéantissement pareil à un homme moyen saisi par la mort dans son lit de mort.

Pourtant, il faut voir dans cette "soumission" involontaire une révolte passive qui aboutira à son apogée à la scène finale où dans une attitude hautaine il se fixera un sort stoïque, seul, taciturne au milieu d'une scène complètement vide. Il est vrai que les deux rois tentent d'établir une tyrannie, mais celle de Bérenger n'est guère applicable au bout d'un certain temps. Et c'est là que nous voyons apparaître entre eux une divergence d'attitude; alors que Bérenger veut dépasser sa condition mortelle par un isolement farouche et un silence stoïque, Caligula sera apte à affirmer sa supériorité absolue pour s'élever au-dessus de la mort. Tout Rome va être à cet égard spectateur de son "jeu" de cruauté qui va s'étaler à une durée de 3 ans; il va même pousser son aliénation jusqu'à l'extrême, en se déguisant en Vénus, ce qui revient à dire qu'il veut même "s'égaliser aux dieux":

Caligula : J'ai simplement compris qu'il n'y a qu'une façon de s'égaliser aux dieux: il suffit d'être aussi cruel qu'eux (...) On ne comprend pas le destin et c'est pourquoi je me suis fait destin. J'ai pris le visage bête et incompréhensible des dieux. (p.97).

Nous voyons Caligula comme symbole de l'anéantissement déguisé en déesse de la beauté et de l'amour, ce qui révèle d'ailleurs l'absurde dans son acception la plus révoltante; là, il faut bien noter la violente critique qu'il dirige contre les dieux qui, sous leur aimable, adorable figure, cachent une indifférence totale à l'égard des hommes; comme l'indique Michel Maillard, c'est la "magistrale démonstration de l'absurde par l'absurde". (Maillard 1991: 62). Or, Caligula qui joue "l'anarchiste avec son propre pouvoir" ne va pas tarder dans cette confrontation des deux règnes, humain et divin, précaire et éternel, à s'apercevoir que sa "logique" va échouer; dès lors nous allons être témoin d'une dénonciation de sa "folie" en face du miroir qui observe tout, pareil à un complice; il y constate sa dégradation mentale tout comme Bérenger Ier qui constate sa dégradation physique, le démantèlement de son être sous le poids de l'inéluctable:

Caligula: (Se dirige vers le miroir) Tu avais décidé d'être logique, idiot. Il s'agit seulement de savoir jusqu'où cela ira. Si l'on t'apportait la lune, tout serait changé, n'est-ce pas? Ce qui est impossible deviendrait possible et du même coup, en une fois, tout serait transfiguré. (...) Il y a de moins en moins de monde autour de moi, c'est curieux. Trop de morts, trop de morts, cela dégarnit. Même si l'on m'apportait la lune, je ne pourrais pas revenir en arrière. (p.105).

Le miroir est le témoin de sa solitude et par excellence, le lieu de confessions pour Caligula; face au miroir, il est face à lui-même et donc cet objet fondamental dénonce la "folie", l'extravagance, la déraison de Caligula et l'oblige à être confronté au constat de son échec; car, la vérité de Caligula était de se révolter contre le destin, mais faisant cela il a nié l'homme, c'était là, certes, son erreur. Il avait le pouvoir de tout détruire; il a tout détruit; mais il a oublié qu'on ne peut détruire tout sans se détruire soi-même. Voyant son "double" à travers le reflet du miroir, Caligula est "tyrannisé" par sa propre image, ce qui le conduit à anéantir son reflet avant que les conjurés l'assassinent. Commenant par assassiner Caesonia, il prépare en effet sa propre mort qu'il avait déjà "planifiée" en faisant disparaître la tablette, preuve du complot dirigé contre lui. Toujours seul, il s'approche du miroir et reconnaît enfin sa culpabilité:

Caligula: Caligula! Toi aussi, toi aussi, tu es coupable.
Alors, n'est-ce pas, un peu plus, un peu moins! Mais
qui oserait me condamner dans ce monde sans juge, où
personne n'est innocent! (...) La peur non plus ne dure
pas. Je vais retrouver ce grand vide où le coeur s'apaise.
tout a l'air si compliqué. Tout est si simple pourtant. Si
j'avais eu la lune, si l'amour suffisait tout serait changé.
(...) Je n'ai pas pris la voie qu'il fallait, je n'aboutis à rien.
ma liberté n'est pas la bonne. Oh! Cette nuit est lourde!
Cette nuit est lourde comme la douleur humaine.(p.149).

Le miroir est donc l'objet symbolique de l'échec humain quant à la voie adoptée pour faire vivre les hommes dans "la vérité" tout en étant aussi "déraisonnable", "cruel" et "injuste" que les "dieux". Sa soif d'absolue liberté vis-à-vis de tout autre "règne" que celui des hommes est vouée à l'échec, car il a oublié qu'il n'y a pas de salut hors de l'homme; la didascalie finale indique ce dédoublement et ce dégoût de lui-même, d'une manière spectaculaire:

*(Caligula se relève prend un siège bas dans la main et
s'approche du miroir en soufflant. Il s'observe, simule un
bond en avant et, devant le mouvement symétrique de son
double dans la glace, lance son siège à toute volée en
hurlant):*

*A l'histoire, Caligula, à l'histoire. (Le miroir se
brise et, dans le même moment, par toutes les issues,
entrent les conjurés en armes.) (p.150).*

Quant à Bérenger Ier, lui à son tour finit par remarquer qu'il est abandonné de tous et qu'il est seul devant les ténèbres du mal:

Le Roi: Ils sont tous des étrangers. Je croyais qu'ils
étaient ma famille. J'ai peur, je m'enfonce, je m'engloutis,
je ne sais plus rien, je n'ai pas été. Je meurs. (p.77).

Il a perdu un à un tout, tous, ses objets de pouvoir royal, sa couronne, son sceptre, sa "raison d'être"; il est maintenant guidé par la Reine Marguerite vers les portes du néant. Ils sont maintenant tous les deux seuls sur la scène; les autres personnages ont tous quitté l'espace scénique, ce qui symbolise fort bien l'agonie du Roi réduit enfin à ses dimensions humaines. Maintenant, il lui reste "un quart d'heure" pour mourir. La perte de mémoire de Bérenger est le signe privilégié qui marque son détachement avec le monde extérieur. Nous voyons qu'il "se meurt" hélas de sa belle mort! Il est troublé dans sa déchéance, mais chose paradoxale, il atteint sa réalité profonde dans sa déraison; il n'a peut-être pas pu "s'égaliser aux dieux", mais il a pu se confondre avec "la terre", "le ciel", "le vent", "le feu", avec toute la nature, tout le monde entier dont il n'est plus distinct. Il est dans tout, et le tout est en lui...

Le Roi: Je me vois. Derrière toute chose, je suis. Plus que
moi partout. Je suis la terre, je suis le ciel, je suis le vent,
je suis le feu. Suis-je dans tous les miroirs ou bien suis-je
le miroir de tout? (p.126).

Bérenger n'est plus dans la réalité; désormais il va crier toutes les couleurs, tous les espaces de cet infini, de cette plénitude, ou mieux dire de l'au-delà... Marguerite veut que Bérenger trouve la mort sur son trône, car puisqu'il était roi, il doit alors mourir digne d'un roi, sur son trône, symbole de son "règne" humain:

Marguerite: (...) Ne te baisse pas, surtout, ne tombe pas. Monte,
monte. Plus haut, encore plus haut, monte, encore, plus haut,
encore plus haut. Tourne- toi vers moi. Regarde-moi. Regarde
à travers moi. Regarde ce miroir sans image, reste droit...(...)
(...) Et voilà, tu vois, tu n'as plus la parole,
ton coeur n'a plus besoin de battre, plus la peine de
respirer. C'était une agitation bien inutile, n'est-ce pas?
tu peux prendre place. (p.136).

Marguerite qui incarne la mort à travers ce "miroir" qui n'a plus aucun reflet disparaît après avoir accompagné un moment Bérenger Ier vers le néant; en effet, avec elle, tout s'efface dans l'espace scénique; reste la mort, cette mort inéluctable symbolisée par le néant, d'où l'importance de la didascalie finale :

Disparition soudaine de la reine Marguerite par la droite. Le Roi est assis, sur son trône. On aura vu, pendant cette dernière scène, disparaître progressivement les portes, les fenêtres, les murs de la salle du trône. (...) Maintenant, il n'y a plus rien sur le plateau sauf le Roi sur son trône dans une lumière grise. Puis le Roi et son trône disparaissent également. Enfin, il n'y a plus que cette lumière grise. (p.137).

CONCLUSION

Le “miroir brisé” de Caligula, le “miroir sans image” de Bérenger Ier.. C’est la terreur qu’inspire finalement la connaissance de soi, la connaissance, la conscience de ce qu’ils sont dans leur tragique aventure humaine. Les deux miroirs sont en effet en rapport avec la révélation de la “vérité”, de cette “vérité” que “les hommes meurent et ils ne sont pas heureux”.

Il n’y a vraiment meilleur miroir pour l’homme que ses propres actes, que son propre visage où viennent se mirer l’insuffisance humaine tout comme “l’incompréhensible” et “bête” “visage” des “dieux”. C’est vrai que la “liberté” de Caligula “n’était pas la bonne”, qu’elle s’est exercée contre les “hommes” et contre “lui-même”; c’est vrai que Bérenger se voit refléter dans tout, s’assimiler à tout, à la “terre”, au “ciel”, au “vent”, au “feu”, aux “éléments primordiaux”, s’égaliser au monde, à la nature, qu’il ne peut échapper à cette “agitation bien inutile”. C’est vrai qu’ “être roi est idiot”, que “ce qui compte, c’est de faire un royaume”, non un “royaume des dieux”, mais bien un “royaume de l’homme”, un règne humain, une domination absolue sur les forces maléfiques de la fatalité, de la mort, cette chose certaine, inéluctable.. Et Caligula et Bérenger paraissent communier dans le sentiment de l’absurdité, de “la douleur humaine”, de cette “nuit lourde” de l’existence; mais, leur existence va bien au-delà de ce constat essentiel, de cette tragique lucidité de l’existence humaine; l’exercice de leur pouvoir royal, leur volonté de s’affranchir de toute règle en tant que roi ne fait que manifester symboliquement cette lutte désespérée, mais honorable de l’homme pour affirmer sa dignité, sa grandeur d’homme, sa passion d’*autonomie* au-delà toutes limites tracées indépendamment de sa volonté sur cette terre.

BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE

- Bonnefoy, Claude. 1966. **Entretiens avec Eugène Ionesco**. Paris: Pierre Belfond.
- Brisville, Jean-Claude. 1959. **Camus**. Paris : Editions Gallimard.
- Camus, Albert. 1949. **Le mythe de Sisyphe**. Paris: Editions Gallimard.
- Camus, Albert. 1958. **Caligula**. Paris: Editions Gallimard.
- Chevalier, Jean. 1982. **Dictionnaire des symboles**. Paris : Editions Robert Laffont.
- Dejean, Jean-Luc. 1971. **Le théâtre français d'aujourd'hui**. Paris : Editions Fernand Nathan.
- Grenier, Roger. 1987. **Albert Camus soleil et ombre**. Paris: Editions Gallimard.
- Ionesco, Eugène. 1963. **Le Roi se meurt**. Paris: Editions Gallimard.
- Ionesco, Eugène. 1966. **Notes et Contre-Notes**. Paris : Editions Gallimard.
- Ionesco, Eugène. 1967. **Journal en miettes**. Paris : Mercure de France.
- Lichet, Raymond. 1969. **Lire Camus**. Paris : Hachette.
- Maillard, Michel. 1991. **Caligula**. Paris : Editions Nathan.
- Maillard, Michel. 1993. **Camus**. Paris : Editions Nathan.
- Manteau, Danièle. 2000. **Leçon littéraire sur le mal**. Paris : Presses Universitaires de France.